

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

47/4 | 2006
Varia

Jonathan Wheatley, Georgia from National Awaking to Rose Revolution

Silvia Serrano



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6818>
ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006
Pagination : 957-960
ISBN : 978-2-7132-2098-2
ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Silvia Serrano, « Jonathan Wheatley, Georgia from National Awaking to Rose Revolution », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/4 | 2006, mis en ligne le 03 juillet 2009, Consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6818>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

2011

Jonathan Wheatley, Georgia from National Awakening to Rose Revolution

Silvia Serrano

RÉFÉRENCE

Jonathan WHEATLEY, **Georgia from National Awakening to Rose Revolution. Delayed Transition in the Former Soviet Union**. Limerick : Ashgate, 2005, 252 p. (Post-Soviet Politics)

- 1 Il y a très peu de monographies consacrées à la Géorgie postsoviétique. Cet ouvrage vient donc combler une lacune évidente, d'autant plus qu'axé sur les questions de politique intérieure, il tranche avec les quelques études existantes généralement orientées vers les questions de sécurité.
- 2 Un premier chapitre introductif fixe les objectifs et le cadre théorique : en s'appuyant sur les théories de la transition et de la démocratisation, il s'agit d'évaluer le changement de régime dans ce qui est d'emblée qualifié de « transition partielle ». Jonathan Wheatley définit les régimes en termes d'interaction entre l'État et la société à partir de trois variables – relations internes aux élites, mode de pénétration de l'État dans la société, modes d'influence de la société sur le gouvernement – et il s'interroge sur la part respective des acteurs et de la structure dans leur évolution.
- 3 Le second chapitre s'attache à montrer les implications du système soviétique sur les changements de régime en mettant l'accent sur la nomenklatura, l'impact des réformes gorbatchéviennes et, enfin, les spécificités proprement géorgiennes. L'auteur met notamment l'accent sur le rôle de la corruption comme nécessité fonctionnelle et sur celui des réseaux de clientèle liés à la centralisation extrême du système. Si, en Géorgie comme ailleurs en URSS, le principal marqueur de différenciation sociale consiste non pas dans la conscience de classe mais dans la proximité par rapport au pouvoir et dans les

clivages ethniques, la spécificité géorgienne tiendrait à des relations sociales dominées par de forts particularismes, associés à des valeurs rurales, une fusion entre sphère privée et publique, et de larges passerelles entre élites politiques officielles et élites économiques parallèles.

- 4 Tout en préservant la cohérence de la démarche, la réflexion théorique se fait ensuite plus discrète et cède le pas à une analyse scrupuleuse et détaillée des évolutions politiques internes, envisagées chronologiquement. Les découpages correspondent à autant de « phases critiques » dans une analyse inspirée de la théorie de la *path dependence* : le chapitre III est consacré à la « mobilisation nationaliste » de 1989-1991, le quatrième au retour d'E. Ševarnadze (1992-1995), les suivants à la description du régime qu'il met en place (ch. V) et aux pressions grandissantes s'exerçant par le bas dans les années 1996-2001 (ch. VI). Enfin, dans le chapitre VII, l'auteur revient sur la « révolution des roses » en se demandant s'il faut y voir une « seconde transition ».
- 5 L'ensemble, remarquablement bien documenté, riche en informations et données factuelles d'une grande précision, peut déconcerter le lecteur peu familier du pays, mais alimentera la réflexion de tout observateur de la scène politique géorgienne. La description du retour au pouvoir de cadres issus du Komsomol et du KGB, ou du poids du ministère de l'Intérieur, repose sur une solide documentation. L'auteur livre une analyse convaincante des structures organisationnelles du pouvoir et du « pluralisme bureaucratique » en tant que compétition politique entre groupes au sein des élites, dans laquelle le suffrage joue un rôle minime. Selon lui, c'est cette fragmentation des élites qui est à l'origine de la faiblesse de l'État géorgien, et non, comme cela est généralement avancé, la corruption ou l'absence de prestation de biens publics. Ces dernières, loin de jouer dans le sens d'un affaiblissement de l'État, peuvent même le renforcer, ne serait-ce que parce que l'insécurité des citoyens constitue un moyen de consolider la relation verticale patron-client.
- 6 Alors que tant d'articles consacrés à la Géorgie laissent percer une fascination pour la « société civile », J. Wheatley a raison, dans son évocation des pressions d'en bas, de relativiser la place des ONG reposant sur des financements occidentaux, de mettre l'accent sur un pan de la société anti-occidental, certes encore mal organisé mais qui monte en puissance, ou d'évoquer les milieux ultraorthodoxes qui ont trouvé des soutiens auprès de certains hommes politiques locaux. Davantage, toutefois, que la dichotomie marquée qu'il esquisse entre deux camps, on pourrait y voir une multiplicité de référentiels auxquels les mêmes acteurs peuvent recourir parallèlement.
- 7 La familiarité avec un terrain assidûment fréquenté depuis 1997, les nombreux entretiens effectués auprès d'acteurs et d'analystes permettent à l'auteur de compenser en grande partie l'absence de sources directes en russe et en géorgien. Il effectue donc une remarquable synthèse des informations disponibles en anglais – y compris les traductions de la presse géorgienne –, et un travail d'analyse particulièrement stimulant à partir de ces sources. L'exercice a toutefois ses limites. La nécessité manifeste de mener des entretiens avec des personnalités anglophones explique peut-être que soit privilégiée une vue par en haut, certes cohérente par rapport à l'ambition de déterminer la part des évolutions imputables aux acteurs, mais d'où la société est souvent absente (hormis dans le chapitre qui lui est explicitement consacré) et exagérément déconnectée des élites au pouvoir. Les perceptions des différents acteurs sont souvent négligées, alors que les mémoires de certains d'entre eux – par exemple du chef des Mhedrioni – sont disponibles, y compris en russe. La question du nationalisme est à peine effleurée.

- 8 D'une manière générale, l'analyse souffre de la place marginale accordée aux phénomènes sociaux. Si la visée comparative, notamment avec d'autres anciennes républiques soviétiques, est intéressante en dépit de précautions rhétoriques, l'auteur a paradoxalement tendance à trancher la question des spécificités géorgiennes par un biais culturaliste douteux. Ainsi, le morcellement des élites, dans lequel il voit une des raisons majeures de l'échec de la construction de l'État, s'expliquerait entre autres par l'absence d'une « culture civique » qui prévaudrait dans les pays baltes, sans toutefois que l'on comprenne ce qui y ferait obstacle, si ce n'est une « mentalité » propre évoquée à plusieurs reprises.
- 9 Le recours à l'histoire permettrait de mieux comprendre l'articulation entre ce qui relève de l'héritage soviétique et ce qui est propre à la « culture géorgienne ». Aussi peut-on regretter que les héritages antérieurs ne soient nullement abordés. Ainsi, quand J. Wheatley relève que le pourcentage de la population appartenant au parti communiste était plus élevé en Géorgie que dans d'autres républiques, il pourrait remarquer que cela s'inscrit dans une tradition d'intégration des élites géorgiennes dans le cadre impérial qui remonte à la période tsariste.
- 10 L'approche en termes de *path dependence* conduit l'auteur à des analyses très pertinentes sur l'importance des événements du 9 avril 1989, vus comme la phase critique ayant entraîné la radicalisation de l'opposition, avec des conséquences à plus long terme. J. Wheatley a raison d'y voir le point de départ de la trajectoire géorgienne, alors qu'en Arménie par exemple, à partir d'une structure identique, c'est le « Mouvement national » qui a émergé. Il cède toutefois à la tendance, plus contestable, d'en faire l'unique facteur déterminant des évolutions postérieures, tant de la montée en puissance des milices paramilitaires que du déclenchement de la guerre en Abkhazie. La stratégie du parti communiste géorgien, par exemple, caractérisée tant par une grande faiblesse que par la volonté de cooptation de l'opposition la plus radicale, est à peine évoquée, de même que les découpages ethno-territoriaux soviétiques. On bute là sur la difficulté à définir quels éléments du passé prendre en compte. Paradoxalement, l'approche en termes de *path dependence* entraîne un récit linéaire et événementiel, parfois faiblement explicatif et qui peine à appréhender les causes multiples. Ainsi l'impact du contexte international ou des relations avec la Russie n'apparaît-il qu'en conclusion. On conçoit que là n'était pas la priorité d'une étude centrée sur le changement de régime, on peut se réjouir d'une analyse qui refuse de comprendre l'influence étrangère comme le principal déterminant et qui voit les Géorgiens comme acteurs de leur propre destin – mais le lent pourrissement du régime Ševarnadze en devient peu intelligible.
- 11 Ces quelques réserves n'enlèvent rien à l'intérêt d'un ouvrage stimulant qui apporte des éclairages qui se révèlent bien utiles, y compris pour appréhender la période qui suit la révolution des roses.